Compte rendu, opéra. Lille. Opéra de Lille, le 2 juin 2015. Puccini : Madama Butterfly. Serena Farnocchia, Merunas Vitulskis, Armando Noguera… Orchestre National de Lille. Antonino Fogliani, direction. Jean-François Sivadier, mise en scène.

Fin de saison passionnante à l'Opéra de Lille *! La première mise en scène lyrique de Jean-François Sivadier revient à la maison qui l'a commandée il y a plus de 10 ans. Il s'agît de* ***Madama Butterfly de Giacomo Puccini****. Antonino Fogliani dirige l'Orchestre National de Lille et une excellente distribution de chanteurs-acteurs, avec atout distinctif, Armando Noguera reprenant le rôle de Sharpless qu'il a créée en 2004.*

Butterfly lilloise, de grande dignité



Madama Butterfly était l'opéra préféré du compositeur, « le plus sincère et le plus évocateur que j'aie jamais conçu », disait-il. Il marque un retour au drame psychologique intimiste, à l'observation des sentiments, à la poésie du quotidien. Puccini pris par son sujet et son héroïne, s'est plongé dans l'étude de la musique, de la culture, des rites japonais, allant jusqu'à la rencontre de l'actrice Sada Jacco qui lui a permis de se familiariser avec le timbre des femmes japonaises ! L'histoire de Madama Butterfly s'inspire largement du roman de Pierre Lotti Madame Chrysanthème. Le livret est le fruit de la collaboration des deux écrivains familiers de Puccini, Giacosa et Illica, d'après la pièce de David Belasco, tirée d'un récit de John Luther Long, ce dernier directement inspiré de Lotti. Il parle du lieutenant de la marine américaine B.F. Pinkerton qui se « marie » avec une jeune geisha nommée Cio-Cio San. Le tout est une farce mais Cio-Cio San y croit. Elle se convertit au christianisme et a un enfant de cette union. Elle sera délaissée par le lieutenant trop léger, qui reviendra avec une femme américaine, sa véritable épouse, pour récupérer son fils bâtard. Cio-Cio San ne peut que se tuer avec le couteau hérité de son père, et qu'il avait utilisé pour son suicide rituel Hara-Kiri.

Ce soir, un très grand public a accès à la tragédie puccinienne, puisque l'opéra est diffusé en direct et sur grand écran sur la grande place à l'extérieur de l'opéra, mais aussi retransmise sur plusieurs plateformes télévisuelles et radiophoniques. Une occasion qui peut s'avérer inoubliable grâce aux talents combinés des artistes engagés. La Cio-Cio San de la soprano italienne Serena Farnocchia surprend immédiatement par sa prestance, il s'agît d'une geisha d'une

grande dignité, malgré sa naïveté. Elle réussit au IIème acte, l'air « Un bel di vedremo », à la fois rêveur et idéalement extatique. Si elle reste plutôt en contrôle d'elle même lors du « Che tua madre », l'interprète arrive à y imprimer une profonde tristesse qui contraste avec la complexité horripilante de son dernier morceau « Tu, tu piccolo iddio ». Le Pinkerton du ténor Merunas Vitulskis a un beau timbre et il rayonne d'une certaine douceur, d'une certaine chaleur dans son interprétation, malgré la nature du rôle. Il est appassionato comme on aime et a une grande complicité avec ses partenaires. Armando Noguera en tant que Consul Sharpless fait preuve de la sensibilité et de la réactivité qui lui sont propres. Aussi très complice avec ses partenaires, il interprète de façon très émouvante le sublime trio du IIIe acte avec Suzuki et Pinkerton « Io so che alle sue pene… ». La Suzuki de Victoria Yarovaya offre une prestation solide et sensible, tout comme Tim Kuypers dans les rôles du Commissaire et du Prince Yamadori, davantage alléchant par la beauté de son instrument. Le Goro de François Piolino est très réussi, le Suisse est réactif et drôle et sévère selon les besoins ; il affirme une grande conscience scénique. Remarquons également le Bonze surprenant de Ramaz Chikviladze et la Kate Pinkerton touchante de Virginie Fouque, comme les chœurs fabuleux de l'Opéra de Lille sous la direction d'Yves Parmentier.

Cette première mise en scène de Sivadier présente les germes de son art du théâtre lyrique, dont les jalons manifestes demeurent la progression logique et le raffinement sincère de la méthode qui lui est propre. Ainsi, les beaux décors minimalistes de Virginie Gervaise, comme ses fabuleux costumes, ont une fonction purement théâtrale. L'importance réside dans le travail d'acteur, poussé, ma non troppo ; dans une série de gestes théâtraux, parfois complètement arbitraires, qui illustrent l'œuvre et l'enrichissent. Ce travail semble plutôt rechercher l'aspect comique caché de certains moments qu'insister sur l'expression d'un pathos déjà

très omniprésent dans la musique du compositeur dont la soif obsessionnelle des sentiments intenses est une évidence. Le résultat est une production d'une certaine élégance, tout en étant sincère et efficace. Une beauté.



L'Orchestre National de Lille participe à cette sensation de beauté musicale sous la direction d'Antonino Fogliani. Si hautbois ou basson se montrent ici et là, étrangement inaudible, la chose la plus frappante au niveau orchestral reste l'intention de prolonger l'expression des sentiments grâce à des tempi souvent ralentis. Un bon effort qui a un sens mais qui requiert une acceptation totale et une entente entière avec les chanteurs, ce qui ne nous a pas paru totalement évident. Or, la phalange lilloise se montre maîtresse de la mélodie puccinienne, de l'harmonie, du coloris. Les leitmotive sont délicieusement nuancés et le tout est une réussite générale. Nous conseillons nos lecteurs à découvrir l'oeuvre de Sivadier et la géniale prestation des interprètes, **sur les plateformes diverses (internet, radio, tv), ainsi que le 7 juin à l'Opéra de Lille ou encore les 19, 24 et 26 juin 2015 au Grand Théâtre de Luxembourg.**

Compte rendu, opéra. Dijon. Opéra de Dijon, le 20 février

2015. Rossini : Le Barbier de Séville. Armando Noguera, Eduarda Melo, Taylor Stayton, Deyan Vatchkov. … Orchestre Dijon Bourgogne. Antonino Fogliani, direction. Jean-François Sivadier, mise en scène.



Le Barbier de Séville de Gioacchino Rossini est l'un des opéras qui n'a jamais quitté le répertoire mondial depuis sa création à Rome en 1816. L'opéra bouffe par excellence, selon nul autre que Verdi, est aussi un bijou de belcanto du début du XIXe siècle. Outre les nombreux usages commerciaux et populaires actuels de plusieurs morceaux de l'oeuvre, notamment l'archi-célèbre ouverture ou encore le non moins célèbre air de Figaro « Largo al factotum », l'opéra assure son attractivité populaire dans l'histoire de la musique par sa verve comique indéniable, la fraîcheur de l'invention mélodique et le théâtre d'archétypes si bien ciselé et si cohérent des plumes combinées, celles complémentaires de Rossini et de son librettiste Cesare Sterbini, d'après Beaumarchais.

(**NDLR** : *la séduction et le succès de l'ouvrage devraient encore gagner un cran à l'approche du bicentenaire de la création de l'opéra, comme en témoigne pour la saison 2015-2016, la prochaine nouvelle production annoncée par le*

Centre lyrique de Clermont Auvergne dont le fameux Concours 2015 qui se tenait du 17 au 21 février derniers cherchait à distribuer les rôles de Rosina, Figaro et Basilio…)

La création Lilloise en 2013 de cette production du Barbier (lire notre compte rendu du Barbier de Séville de Rossini présenté en mai 2013 à l'Opéra de Lille), a été un succès médiatique et populaire. Nous avons encore le souvenir d'un public de tous âges et couleurs confondus très fortement marqué par les talents particuliers de Jean-François Sivadier et de son équipe artistique, exprimés avec candeur et sensibilité par la performance de la jeune distribution des chanteurs-acteurs particulièrement engagés. Le spectacle repris cette saison a fait une tournée française dans les villes de Limoges, Caen, Reims et donc Dijon, dernier arrêt d'un train artistique qui n'a pas été sans péripéties. Pour cette première dijonnaise, nous sommes accueillis à l'Auditorium de l'Opéra de Dijon, un bâtiment gargantuesque dont l'une des particularités reste son excellente acoustique.

Un barbier pas comme les autres



La redécouverte de la production en cette fin d'hiver 2014-201, s'avère pleine d'agréables surprises, mais pas dénuée réserves. **Le baryton Armando Noguera en Figaro**, créateur du rôle en 2013, et qui était déjà à l'époque un fin connaisseur du personnage, l'ayant interprété depuis son très jeune âge dans son Argentine natale, est annoncé souffrant avant le début de la

représentation. Il décide néanmoins d'assurer la performance en dépit de son état de santé. Les oreilles affûtées ont pu remarquer ici et là quelques baisses de régime et de tension, quelques faiblesses mais la prestation si riche, si pleine d'esprit impressionne globalement l'auditoire ; le brio du chanteur a paru inépuisable et personne n'y est jamais rester insensible. Un excellent comédien dont le rôle si charismatique de Figaro lui sied parfaitement, il assure aussi la bravoure musicale de la partition plutôt virtuose. Un maître interprète que la maladie paraît porter et inspirer davantage encore, se donnant sur scène, comme tout grand artiste.

Le jeune ténor américain Taylor Stayton reprend le rôle d'Almaviva. Nous emarquons d'abord une impressionnante évolution dans son jeu scénique. S'il fut un Almaviva rayonnant de tendresse en 2013 (prise de rôle !), en 2015, il a l'assurance d'un artiste mûr qui commence à avoir une belle carrière de belcantiste. Son charme personnel s'accorde très bien au charme de la musique que Rossini a composé pour le personnage. Également excellent comédien, il est tout a fait crédible en jeune conte amoureux, et si les aigus ne sont pas toujours propres, le timbre est d'une incroyable beauté
et sa prestation demeure tout à fait enchanteresse.

La soprano Eduarda Melo reprend le rôle de Rosina. En 2013, nous avions exprimé notre curiosité par rapport au choix d'une soprano et non d'une mezzo pour Rosina, pourtant la performance avait été convaincante. En 2015, elle aussi fait preuve d'une évolution surprenante au niveau scénique et musicale. Une Rosina très à l'aise avec son langage corporel, aussi engageante et engagée que ses partenaires, Noguera et Stayton, elle régale l'auditoire avec un mélange précieux d'émotion et légèreté. Elle est piquante et touchante à souhait. Que ce soit dans l'expression du désir amoureux non dépourvu de nervosité lors de son air du IIème acte : « L'Inutile preccauzione », où ses vocalises redoutables sont

chargées d'une profonde et tendre sincérité, inspirant des frissons, ou encore lors du trio à la fin du même acte où le désir arrive au paroxysme… Le célèbre air du Ier acte : « Una voce poco fa » à son tour, est l'occasion pour la soprano de démontrer ses belles qualités d'actrice comme de musicienne.



Le Bartolo de Tiziano Bracci comme ce fut le cas avant est un sommet comique en cette soirée d'hiver. Ses petits gestes affectés, ses échanges hasardeux et drôles avec le chef d'orchestre, le public, voire avec lui-même, lui donnent un je ne sais quoi de touchant pour un personnage qui est souvent représenté comme un gros méchant. **La basse bulgare Deyan Vatchkov est aussi l'une des très agréables surprises de cette reprise.** Il intègre la production pour la première fois dans le rôle de Basilio. Nous sommes davantage impressionnés par l'aisance avec laquelle il habite le personnage et accorde ses talents de chanteur-acteur au théâtre si distinctif et précis de Sivadier ; un jeu qui se met au service ultime de Rossini. Il campe l'air de la calomnie au Ier acte avec panache et facilité ; c'est le véritable protagoniste du quintette au IIème acte. Nous regrettons qu'il ne soit plus présent sur scène tellement sa présence comique et musicale est ravissante. La soprano Jennifer Rhys-Davis reprend le rôle de Berta et y excelle ; sa performance est touchante et drôle. Remarquons également la participation du comédien engagé Luc-Emmanuel Betton dans le rôle muet d'Ambrogio, très sollicité sur scène pour différentes raisons apparentes. Sa présence se distingue par sa réactivité et un je ne sais quoi de tendre et aussi de déjanté (ma non troppo!) saisissant.

Si le choeur de l'Opéra de Dijon reste mou, l'Orchestre Dijon Bourgogne sous la direction d'Antonino Fogliani captive totalement. La baguette est enjouée, douée d'un entrain rossinien extraordinaire ! Ainsi l'ouverture et le finale primo passent comme un éclair aux effets impressionnants. Nous

regrettons néanmoins à des moments précis que le tempo aille si vite puisque les vocalises fabuleuses des chanteurs perdent beaucoup en distinction. Un Barbier pas comme les autres donc, avec un élan théâtral et comique d'une efficacité confondante. Toutes les vertus de la méthode Sivadier mises à disposition d'une jolie troupe des chanteurs et musiciens, font honneur au cygne de Pesaro et à son Barbier, dont nous célébrerons les 200 ans l'année prochaine ! Un Barbier pas comme les autres à consommer sans modération, **à l'affiche à l'Opéra de Dijon les 20, 22, 24 et 26 février 2015.**

Illustrations : Portrait de Rossini ; la production du Barbier de Séville de Rossini en 2013 ; Jean-François Sivadier (DR)

Compte-rendu : Lille. Opéra National de Lille, le 18 mai 2013. Rossini : Le Barbier de Séville. Taylor Stayton, Armando Noguera, Eduarda Melo,… Antonello Allemandi, direction. Jean-François Sivadier, mise en scène.



Le Barbier de Séville de Rossini clôt la saison lyrique à l'Opéra de Lille. Pour cette extraordinaire nouvelle production, le chef de file est le metteur en scène Jean-François Sivadier, accompagné par une jeune distribution pleine d'esprit dont l'Orchestre de Picardie dirigé par le chef italien Antonello Allemandi.

Le jour de notre venue l'opéra est retransmis en direct à l'extérieur de l'opéra sur la Place du Théâtre. L'occasion s'avère monumentale et transcendante, attributs peu communs pour le Barbier de Rossini, œuvre dont la verve comique, la fraîcheur et légèreté font d'elle, l'opéra bouffe par excellence. La production s'avère être une belle surprise.

« Si c'est ça l'avenir de l'opéra, j'en veux! »

Dit une jeune après l'entracte, extatique et abasourdie, rien qu'après le premier acte! Des paroles pertinentes et emblématiques d'une audience enthousiaste. La création de Jean-François Sivadier mérite une avalanche de compliments et encore plus. L'opéra est dès ses origines du théâtre lyrique,

et le seul vrai créateur est toujours le metteur en scène. Les chanteurs et instrumentistes sont dans ce sens des artistes-interprètes. La mise en scène de Sivadier paraît contemporaine mais est atemporelle en vérité. Il a certes une conscience de l'histoire, une sincère compréhension du « drame », un sens aigu et raffiné du théâtre, mais surtout du … génie. Ainsi l'œuvre se déroule dans un univers qui intègre et dépasse l'Espagne du 18e siècle propre à la pièce, la Rome du 19e de sa création et notre ère actuelle. Les beaux costumes de Virginie Gervaise sont dans ce sens surtout contemporains mais en réalité relèvent d'un mélange d'époques.
La mise en scène a tant de mérites que nous ne saurons tous les citer. La scénographie d'Alexandre de Dardel est non seulement astucieuse et cohérente mais aussi très belle à regarder. À la sensation de beauté s'ajoutent les lumières fantastiques de Philippe Berthomé, parfois évocatrices, parfois descriptives, toujours d'une beauté saisissante.

Le travail de Sivadier avec les chanteurs-acteurs est très remarquable. Il exploite avec vivacité et inventivité ce qu'il y a à exploiter dans l'opéra de Rossini ; l'entrain trépidant et la vitalité inextinguible de la comédie. Il sait ce qui peut paraître évident, Rossini veut que ses personnages finissent de chanter leur duo (terzetto en réalité) avant de s'échapper à la fin de l'œuvre, et pour cette raison précise ils se font découvrir par Basile! Ce n'est pas invraisemblable, ce n'est pas absurde. C'est le Rossini que nous aimons et que Sivadier comprend parfaitement. Sa mise en scène est presque interactive, avec les chanteurs marchant dans la salle et incluant le public dans la comédie. La puissance de l'action est reflétée avec maestria dans l'air de Basile « La calunnia è un venticello » un des nombreux tours de force de la soirée où le chanteur profite sans doute des talents concertés du directeur musical avec l'inventivité stimulante et la vivacité contagieuse de Sivadier.

L'imagination sans limites d'un Barbier spectaculaire

La distribution des chanteurs plutôt jeune a certainement adhéré à l'esprit de la production. **Le baryton argentin Armando Noguera est Figaro**. Il l'est, carrément, puisqu'il s'agît du rôle qui la fait connaître et qu'il connaît par cœur, mais surtout par l'investissement éblouissant du chanteur, débordant de charisme. Il n'est jamais moins qu'incroyable, soit dans son archicélèbre cavatine d'entrée « Largo al factotum » à la difficulté et à la tessiture redoutables, dans le duo avec Almaviva plein de caractère, où celui avec Rosine au chant fleuri remarquable où encore dans le trio final au chant à la fois fleuri et syllabé. Toutes ses interventions inspirent les plus vifs sourires et applaudissements. Le Comte Almaviva du ténor **Taylor Stayton** est certes moins comique mais tout autant investi dans sa caractérisation. Son chant est toujours virtuose et son instrument d'une très belle couleur. Il sait en plus bien projeter sa voix dans la salle et ce même dans les intervalles les plus délicates comme dans sa tessiture vers la fin extrême. Il s'agît sans doute d'un duo de choc et la complicité entre les chanteurs est rafraîchissante. Si en théorie le Comte se doit d'être le protagoniste, n'oublions pas qu'il arrive à son but uniquement grâce à l'aide de Figaro, d'un rang social plus bas. Dans ce sens nous acceptons la suppression de l'air de bravoure d'Almaviva à la fin de l'œuvre, mais nous nous demandons qui a pris cette décision? Le chanteur parce qu'il s'exténue à chanter? Le metteur en scène parce qu'il ne lui trouve aucune utilité théâtrale? Le directeur musical parce qu'il n'aime pas le long développement de l'air? Nous acceptons cette élision, non sans réticence. Notamment vis-à-vis au ténor que nous aurions aimé écouter davantage.

La Rosine lilloise est interprétée par la soprano **Eduarda Melo**. Si nous regrettons la mauvaise habitude française de transposer le rôle à une voix soprano, tournure oubliée et désuète, la performance plein d'esprit de la pétillante Melo, sans justifier ce changement, a du sens vis-à-vis de la

production. Dans sa cavatine du premier acte « Una voce poco fa », en l'occurrence transposée en fa majeur et donc sans vocalises graves, sa coloratura stratosphérique et insolente éblouit l'auditoire. Elle est charmante dans toutes ses interventions et sa leçon de chant au deuxième acte, est merveilleuse. Sa voix aigüe s'accorde de façon plus que pertinente à l'ambiance comique et déjantée, elle ajoute fraîcheur et légèreté à la production.

En ce qui concerne les rôles secondaires, s'il n'y a pas forcément un équilibre du point de vu vocal, ils sont par contre tous très engagés dans leurs caractérisations. **Le Basile d'Adam Palka** a une voix un peu verte mais veloutée. Ses dons de comédien et la couleur de sa voix compensent la tessiture quelque peu limitée. Le Bartolo de Tiziano Bracci réussi à être comique sans être grotesque. **Jennifer Rhys-Davies** est une Berta dont nous aurons du mal à oublier le sens aigu de la comédie, si elle chante peu, sa présence sur le plateau est d'un comique contagieux. Finalement nous remarquerons le Fiorello d'Olivier Dunn. Son personnage ne chante que très peu, mais c'est en effet lui qui chante les premières notes de la partition et sa voix puissante et sa couleur irrésistible nous ont fortement surpris!

Que dire de l'Orchestre de Picardie dirigé par Antonello Allemandi? L'aspect brillant et gai sont les principaux atouts de la prestation. Le maestro a lui aussi un sens solide du théâtre puisqu'il intervient pertinemment pour rehausser l'humeur et la fougue de la partition. Silences et crescendi inattendus dans la célébrissime ouverture, élégance et clarté presque mozartiennes dans les intermèdes, une vivacité et un zeste fabuleux en permanence. Dans ce sens le chœur de l'Opéra de Lille dirigé par Arie van Beeck est à la hauteur de la production, avec une réactivité tonique et lui aussi, une belle implication théâtrale.

Courrez voir et écouter cette nouvelle production… Le Barbier de Sivadier fera sans doute battre votre cœur, et vous

sortirez convaincu du fait que l’opéra est un art vivant! Une œuvre d’art totale complètement inattendue à surtout ne pas rater. **A l’affiche à l’Opéra de Lille les 26, 28 et 30 mai puis le 2 juin 2013.**